

Rêve d'un cinéaste, rêve de films

Philippe Gajan

Numéro 87, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23608ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)


[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gajan, P. (1997). Rêve d'un cinéaste, rêve de films. *24 images*, (87), 4–6.

La comtesse de Baton Rouge

D'ANDRÉ FORCIER



Les adieux au Parc Belmont de Paula Paul de Nerval, la superbe femme à barbe (Geneviève Brouillette), entourée de Rex Prince (Robin Aubert) et du Grand Zénon (Frédéric Desager).



RÊVE D'UN CINÉASTE, RÊVE DE FILMS

PAR PHILIPPE GAJAN

À la question: Qui est la comtesse de Baton Rouge?, il faudrait sans doute pouvoir répondre: c'est Paula Paul de Nerval, mais c'est aussi l'histoire d'une sensuelle femme à barbe qui fait tourner la tête de tous les hommes, celle d'un cyclope, d'un homme canon ou d'un cinéaste en mal de pellicule. Tout Forcier est là, son imaginaire débridé, sa tendresse pour le petit peuple, son amour du cinéma en liberté. Le cinéma de Forcier est celui où le réel dans toute sa diversité s'engouffre par la petite porte, soulevé par les ailes de la poésie.

Cinéma de la vie qui rêve d'une vie rêvée. Le dernier film d'André Forcier, plus que la somme de ses autres films, est le film rêvé par ses autres films, celui qui se reflète dans les yeux de Florence dans *Une histoire inventée* ou de Léa dans *Le vent du Wyoming*. Le cinéaste sème à tous vents dans *La comtesse de Baton Rouge*, et le spectateur récolte un conte bouillonnant traversé par de fulgurantes évocations, celle d'une foire de créatures au Parc Belmont, d'un cirque itinérant en Louisiane dont le Monsieur Loyal serait une femme à barbe, d'un cyclope, métaphore idéale du cinéaste dont l'unique œil projetterait les fantasmes.

Film rêvé puisque Forcier lui-même se rêve en cinéaste. Le nôtre, celui de *La comtesse de Baton Rouge*, s'appelle Rex Prince. Dans sa jeunesse, il se fait marxiste pour quêter de la pellicule et filme le réel puisque les histoires ne l'intéressent pas. Pourtant il vit une grande histoire d'amour avec Paula Paul et pour elle il se fera homme canon. Pour elle, plus tard, il filmera cette histoire.

PHOTO: ANTOINE SAITO



PHOTO ANTOINE SAITO

**Rex Prince
(Robin Aubert),
le cinéaste
amoureux.**

prix, l'histoire semble se répéter. Pourtant la roue tourne et Édouard Doré qui aime tant manipuler la pellicule, ce «ruban de rêve», devra laisser la place aux nouvelles techniques du montage virtuel pour *La comtesse de Baton Rouge* comme Rex laissera probablement la sienne à Julie.

Le montage virtuel, le montage de tous les possibles, voilà bien une idée du cinéma de Forcier, de l'exploration qu'il mène. De fait, il rend par là dérisoire la nostalgie qui pourtant semble baigner le film. Celle-ci isolerait l'un des possibles, lui offrirait un écrin doré et le figerait dans un ailleurs déjà improbable. Au contraire, il n'y a pas d'amertume dans *La comtesse de Baton Rouge*, mais plutôt une douce mélancolie, celle qui supporte et qui se nourrit peut-être involontairement d'un passé dont la mémoire surgit à chaque instant, comme Zénon au détour du chemin ou Paula Paul qui hante fugitivement l'écran sur lequel est projeté son souvenir. Le temps d'un film, ces personnages vivent et meurent, s'enrichissant encore et toujours des épreuves qu'ils traversent. En eux, aucune confusion mais la simple complexité de l'être humain, de ses croyances et de ses rêves. En eux se côtoient réel et imaginaire, rêve et réalité, sans pouvoir dire si leur essence penche plus d'un côté que de l'autre. Ils sont l'exact lieu où se dilue cette frontière.

Voir *La comtesse de Baton Rouge*, c'est sentir naître en soi l'envie de conter comme celle de relever les détails.

Relever les références directes (Rossellini et Skolimowski) ou indirectes (de Nerval et Capra), conscientes ou inconscientes, ou tout simplement conter l'histoire qui ne se laisse épuiser par aucun discours tant est grande la richesse formelle comme celle des éléments diégétiques. La bande-son, par exemple, éveille des échos qui tantôt renvoient à la trame narrative (la musique de cirque) tantôt à notre propre mémoire, et le plus souvent aux deux en même temps. Forcier mêle les genres, se les attribue puis les redonne à l'écran, transfigurés, comme dépoussiérés. Du drame au mélodrame, de la tragédie à la comédie, tout peut arriver... et tout arrive.

C'est pour cela que le spectateur de *La comtesse de Baton Rouge* est en constant dialogue avec le film. C'est à lui-même de constituer sa propre expérience parmi les mille et une qui lui sont offertes. Les films d'André Forcier sont généreux. ■

LA COMTESSE DE BATON ROUGE

Québec 1997. Ré. et scé.: André Forcier. Ph.: André Turpin. Mont.: Richard Comeau. Son.: Dominique Chartrand. Concep. son.: Marcel Pothier. Mus.: Michel Cusson. Int.: Robin Aubert, Geneviève Brouillette, Gaston Lepage, Isabel Richer, David Boutin, France Castel, Frédéric Desager, Michèle-Barbara Pelletier, Louise Marleau, Francine Ruel, Lyne Rodier. 94 minutes. Couleur. Prod.: Roger Frappier. Dist.: France Film.



PHOTO: JEANNE LOUISE BULLIARD

Paula Paul
(Geneviève Brouillette),
Femme Loyale
au Cirque du
Bonheur en
Louisiane.

Maria Capra
(Isabel Richer), ou
Paula Paul telle
que rêvée par
Rex Prince 30 ans
plus tard.

Car, comme dans tant d'autres films de Forcier, l'amour est le moteur du récit. Un amour protéiforme qui transgresse l'espace et le temps, s'écrit sur pellicule (le film dans le film est titré... *La comtesse de Baton Rouge*) et évoque des fantômes, celui de Paula Paul qui hante les projections. Cet Amour, ciment de la vie, passion inextinguible car ne pouvant être comblée, fait de *La comtesse de Baton Rouge* une tragédie. À la différence près que les personnages ne préexistent pas au récit. C'est la situation qui est tragique, le destin de Paula Paul, l'amour impossible du Grand Zénon, qui est comme la réincarnation du Grand Albert tout droit venu du *Vent du Wyoming*. Les personnages de Forcier ne sont pas réels, mais ils émanent de la réalité tout



PHOTO: JEANNE LOUISE BULLIARD

en la transfigurant. Ils sont la présentation pure et onirique de l'intériorité, une ouverture sur le réel tragique.

C'est pour cela que malgré une construction non linéaire (mettons un double flash-back pas forcément respectueux de l'équilibre du spectateur), la narration reste limpide. Alors que Forcier se joue des règles, les questions perdent leur sens, notamment la question initiale. Qui est ou qu'est-ce que la comtesse de Baton Rouge? Paula Paul, le film de Forcier, celui de Rex Prince ou encore Maria Capra qui l'incarne? Tout cela à la fois et un peu plus à chaque fois, tant les œuvres du cinéaste n'existent que comme la somme des innombrables niveaux qu'il explore, des temporalités qu'il parcourt, incluant celle de la mémoire et des fantasmes, des

mots qu'il goûte et qu'il fait goûter.

On comprend mieux alors la réticence que Forcier éprouve à disséquer son travail film après film. Qu'importe si le véritable sujet de *La comtesse de Baton Rouge* est l'amour de Rex pour Paula Paul, celui de Forcier pour le cinéma ou ses artisans, puisque l'un ne va pas sans l'autre. Qu'importe que ces artisans s'appellent Rossellini, Édouard Doré, le monteur protecteur puis protégé de Rex, ou encore le Grand Zénon, mythique cinéaste qui fait des films sans pellicule. La force du cinéma de Forcier se retrouve dans cette coexistence pas toujours pacifique, dans ce maelström foisonnant qui étire l'histoire selon d'imprévisibles méandres.

Et c'est aussi pour cela que les personnages nous apparaissent par contraste si sereins, si lumineux, Paula Paul comme Florence dans *Une histoire inventée*, Rex Prince comme Félix Cotnoir dans *Kalamazoo*. Ils sont l'œil du cyclone, le point d'ancrage au centre du déchaînement des passions. D'eux, avant tout émane une formidable envie de vivre, tout du moins de poursuivre leur route car ils ont la foi, une foi tranquille mais inébranlable. Leur fêlure est intérieure à l'image de la blessure du tragique qui ne cicatrise jamais. Et c'est peut-être elle qui toujours les pousse et les place dans cette situation de perpétuelle fuite en avant. Non pas une fuite stérile mais bien plutôt une fuite évolutive. Lorsque Rex rencontre Julie, apprentie cinéaste, qui comme lui, trente ans plus tôt, recherche de la pellicule pour filmer à tout